

## Accueil

L'Égypte n'a jamais rien vu de semblable avant aujourd'hui, et elle ne verra jamais plus rien de semblable après aujourd'hui. Cet événement demeurera unique dans son histoire, car le président du Conseil que l'Égypte accueille aujourd'hui est un homme sans égal parmi les Égyptiens et même parmi les Orientaux tout entiers. Quand les hommes ont-ils vu un malade gouverner avec l'autorité des bien-portants, un homme faible régner avec la puissance des forts, ou un absent gouverner comme s'il était toujours présent ? Quand ont-ils vu un ministre convaincre le pauvre qu'il est riche, l'affamé qu'il est rassasié, l'inquiet qu'il vit dans la sécurité et l'asservi qu'il est libre et indépendant ? La vie des hommes dépend moins des réalités que des illusions. Les peuples sont heureux dès qu'on leur suggère le bonheur et qu'on les persuade d'y croire. Le président du Conseil a brillamment réussi dans cette entreprise. Il n'existe désormais en Égypte, paraît-il, ni faim, ni pauvreté, ni injustice. Tous les hommes sont ivres sans avoir bu ; le président du Conseil les a détournés de la vérité jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits et contents. Ce soir, il arrivera à Alexandrie et contempera l'un de ces miracles auxquels il s'est tant habitué qu'ils ne l'étonnent plus. Quinze millions d'Égyptiens seront réunis pour l'accueillir et célébrer son retour. Aucun vieillard, aucun enfant, aucun nourrisson ne sera resté absent. Ils seront venus de toutes les régions du pays jusqu'à remplir Alexandrie tout entière, et le soleil se lèvera à l'ouest lorsque le président du Conseil apparaîtra devant le peuple. Si une fraction seulement d'un tel miracle s'était produite pour un autre grand homme, cela l'aurait enivré et entraîné au-delà des limites de la modération. Mais le président du Conseil est habitué à tout cela et s'en est presque lassé. Il jettera donc son regard sur cette nation qui l'adore, puis lui fera signe de retourner à sa vie heureuse, prospère et sereine. Ensuite un rideau tombera et un autre se lèvera. Le premier rideau descendra sur les scènes comiques jouées pour l'Égypte, la France et le monde entier à Versailles, Alexandrie et dans les gares de Paris au cours de la semaine passée. On a vu un ministère présenté comme solide et puissant puis soudain menacé de démission. On a vu des hésitations, des marchandages, des avances et des reculs, des négociations traversant l'air comme des éclairs. On a vu des menaces adressées à l'Égypte et de la faiblesse devant les Anglais sous forme de supplications. Des programmes détaillés furent publiés concernant l'accueil et l'audience royale. Puis soudain la crise fut déclarée résolue, soit par la démission soit par le maintien au pouvoir. Sur tout cela tombera le premier rideau. Le second rideau s'ouvrira sur quelque chose de peut-être sérieux, peut-être encore comique. Le programme fut brusquement modifié une nouvelle fois. L'audience royale pourrait avoir lieu dès cet après-midi. Le navire a accéléré sa route. L'affaire paraît désormais plus grave et plus dangereuse qu'on ne l'imaginait. Ceux qui détiennent le pouvoir ne souhaitent manifestement pas prolonger cette crise, car elle soulève des passions contradictoires dans le cœur des hommes. Ainsi commencera peut-être aujourd'hui la partie sérieuse de cette histoire—si la santé du président du Conseil le permet. Les

Égyptiens découvriront bientôt si la comédie politique de cette semaine était du sérieux ou de la plaisanterie, du courage ou du recul, ou simplement une nouvelle manœuvre politique. Que Sidqi Pacha démissionne ou demeure au pouvoir, qu'on accepte ou refuse sa démission, une vérité éclatante demeure : la nation égyptienne—excepté ceux qui vivent pour le président du Conseil et par lui—a éprouvé de la joie en apprenant que le ministère pourrait tomber. La nation s'est également réjouie en apprenant le transfert du Haut-Commissaire. Cette joie signifie une seule chose : le peuple égyptien est profondément lassé de la politique de cette époque et désire en être délivré. Cette volonté nationale peut être comprise ou ignorée. Sidqi Pacha pourra être écarté du pouvoir comme sir Percy Loraine a été écarté d'Égypte—ou peut-être pas. Mais une chose est certaine : la volonté de la nation égyptienne est désormais claire. Si cette vérité continue d'être ignorée comme elle l'est depuis trois ans, cela ne profitera à personne. Les Égyptiens ont montré plus clairement que jamais qu'ils refusent d'être gouvernés contre leur volonté. Ils veulent reprendre leurs affaires en main afin de gouverner pour leurs propres intérêts et non pour ceux des étrangers ou d'une minorité privilégiée. Si cette vérité est comprise, les affaires de l'Égypte pourront suivre le meilleur chemin. Sinon, les difficultés et les catastrophes déjà proches finiront par s'abattre sur tous—les coupables comme les innocents. Dieu seul peut guider les hommes vers la sagesse et leur montrer que la politique du monopole du pouvoir et de l'exploitation des peuples au profit d'un petit nombre appartient désormais au passé.